

Le refus des structures

●●● **Suzanne Eck**, Orbey (Alsace)
Moniale dominicaine

spiritualité

Le refus des structures est un phénomène universel, surtout chez les jeunes - et même chez les moins jeunes. Il touche toutes les institutions de notre société, qu'il s'agisse du travail, des partis politiques, de la vie familiale, du mariage et finalement de toute organisation de notre vie sociale. On peut observer une sorte de besoin de démolir toutes choses, à commencer par les cabines téléphoniques, les voitures, les serrures, etc. Je ne voudrais pas prononcer un plaidoyer contre les dérives de la jeunesse, ni même les expliquer ; il faudrait pour cela être sociologue et avoir aussi observé de près les comportements, ce qui est impossible quand on écrit depuis un monastère. Il est peut-être plus facile de décrire l'aversion des structures toutes faites dans le domaine religieux : celle-ci est observable quotidiennement.

Je rassemble ici des arguments - souvent très justifiés et demandant réflexion - contre les « structures », c'est-à-dire les cadres de vie tout faits, intouchables et subsistant depuis des siècles et des siècles. Elles peuvent être des règles de fonctionnement, des principes éthiques, des institutions avec leur principe d'autorité et même des cadres de pensée philosophiques ou théologiques ou, plus profondément encore, la manière d'exprimer notre foi et finalement son contenu même.

Oppression

Dans tous ces domaines, les structures nous enferment, ou du moins c'est l'impression qu'elles nous donnent, limitant notre créativité, notre vitalité, notre bonheur. Elles nous rendent « soumis » à un système, avec un grand chef, et on peut dire des chrétiens ce que fait dire la Bible aux Israélites en exil : « Tu as mis sur nos têtes un homme » (Ps 65/12, *vulgate*), un joug sur le cou d'un bœuf. Et la soumission oscille entre la lâcheté et l'impatience. Elle est souvent devenue habitude, surtout à l'égard des structures de l'« institution Eglise », et pas assez réfléchie pour être vécue comme un don de nous-mêmes, dans la liberté. En revanche, le moindre changement peut sembler infidélité ou même sacrilège ou encore une menace pour notre sécurité.

Ces structures nous offrent un monde « répétitif » : la messe du dimanche, obligatoire si l'on veut être bon chrétien, les temps liturgiques, le sacrement de pénitence exprimant souvent de notre part une contrition très superficielle, jusqu'au déroulement de la Messe et à son canon auquel il ne faut pas changer un mot.

Bien sûr, c'est ce que peut découvrir un regard superficiel, incapable encore de distinguer l'accessoire de l'essentiel, et c'est cet effort de discernement si nécessaire qu'on néglige de faire ou qu'on n'a plus les moyens de faire, faute de solide éducation chrétienne.

Pourquoi refuser les structures, notamment dans le domaine religieux ? Parce que leur rigueur risque d'enfermer les croyants, de les empêcher de rester réceptifs au renouveau inspiré par le Saint-Esprit, limitant ainsi le sens de la liberté chrétienne.

spiritualité

Il faut ajouter à cela la perte du droit à la parole, du moins dans les célébrations. Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Que les femmes se taisent dans les assemblées » (ce faisant, il n'a pas rendu grand service à ces pauvres femmes : il leur faut obtenir, surtout le dimanche). Cette exigence nous vaut un univers clérical qui coupe la respiration aux laïques, et parfois au Saint-Esprit lui-même.

Le plus grave, c'est que « pour faire comme on a toujours fait », on oublie d'aimer. On est en règle, mais les fidèles attendent un geste de charité et la cha-

leur d'une amitié « humaine », c'est-à-dire proche de leur quotidien. La règle qui supplante la charité, c'est ce qui faisait s'écrier saint Paul : « O, stupides Galates ! » (Ga 3,1).

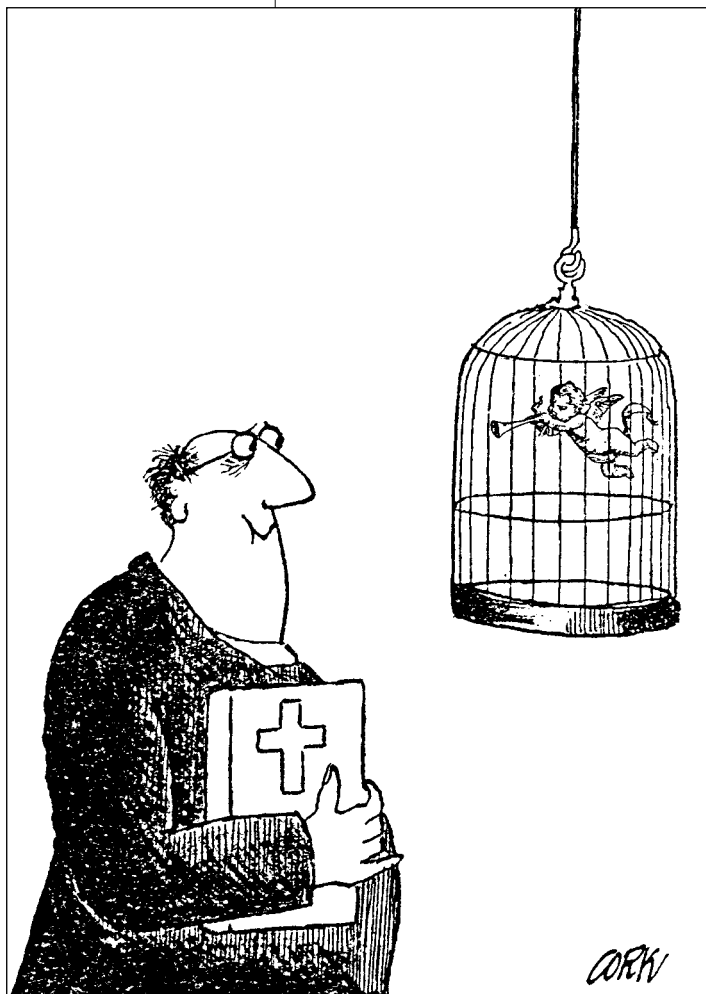
Ce n'est pas seulement dans ces gestes extérieurs que les « structures » oppriment. Elles investissent aussi notre monde mental : « Il faut croire ceci sans oublier cela, et si vous ne prenez pas tout, vous n'avez pas vraiment la foi. » C'est ainsi qu'une sorte de terrorisme inquisitoire risque de prendre la place de la joie de croire, au lieu de laisser Dieu nous dire quelque chose de son mystère et de son amour pour les hommes.

Tout le monde sait les difficultés que posent aux chrétiens les règles de la vie sexuelle. N'ayant aucune compétence dans ce domaine, je ne puis en parler. Mais j'ai vu tout de même plusieurs fois la souffrance de couples divorcés-remariés qui sont devenus « inconnus au bataillon » et à qui il ne reste plus que deux possibilités : profiter de cet incognito pour communier en paix ou s'écraser, car l'annulation d'un mariage est un processus incroyablement douloureux, indiscret, humiliant. Et quand on trouve un prêtre « compréhensif » finalement, on en méprise encore plus l'Eglise. Pourquoi cette incohérence et tant de complications ?

Il est certes possible d'échapper à ce filet en sortant de l'Eglise, en renvoyant par exemple avec fracas, et pour faire pression, l'appel à payer la cotisation du culte. Mais alors il y a de grandes chances d'y perdre aussi la foi, le petit grain enfoui dans tout cela et qui, mine de rien, aide à vivre.

Rigueur et mystification

L'impression d'être ligoté par des structures et par des règles humaines, et non divines, intervient aussi au niveau pro-



fond de notre foi. On nous enseigne, conformément à la tradition et à la foi de l'Eglise, que Jésus est le seul sauveur de tous les hommes. Dans notre monde pluri-culturel, si diversifié, comment défendre une telle position ? et comment en justifier la relativisation sans trahir et se situer soi-même en dehors de l'Eglise ?

La prétention de l'Eglise à être *la seule* à proposer *le seul* chemin de salut peut bien paraître exorbitante, même si on reconnaît l'incomparable beauté de la personne de Jésus. Doit-il être le sauveur de tous les hommes ? D'autres « messies » se manifestent un peu partout, certains ridicules et relativement faciles à démasquer (Mt 24,23) : d'ailleurs Jésus lui-même nous a recommandé de ne pas leur courir après. Mais il s'ouvre aussi à nos yeux modernes d'autres voies, avec d'autres Maîtres qui semblent avoir fait leurs preuves et dont la modestie est tentante. Beaucoup de bons catholiques vont à des sessions bouddhistes, pour ne prendre que cet exemple, et en reviennent comblés.

La prétention de Jésus à être le seul Sauveur peut paraître comme un énorme abus de confiance, reproché à l'Eglise et non à Jésus lui-même. Comme disait déjà Renan : « Jésus voulait inaugurer "le Royaume", mais c'est l'Eglise qui est venue. » Je crois que cette rigueur de la foi est la cause de l'abandon de beaucoup. Comment rester ouvert et disponible à tous les témoignages d'expérience spirituelle sans perdre notre propre piste ?

Pour les croyants eux-mêmes, l'Eglise peut prendre les apparences d'une gigantesque mystification où se côtoient le mensonge et la soif du pouvoir et de l'argent, le tout sous couleur de dévotion. La critique n'est pas neuve, elle traverse toute la littérature française, mais elle peut troubler bien des âmes de bonne

volonté. Seulement cette critique est aussi le signe qu'on ne comprend pas le mystère de l'Eglise, qu'on ne se situe pas à son niveau.

La liberté chrétienne

L'Eglise n'est pas le pape, ni l'évêque, ni Monsieur le curé, ni les sœurs qui nous ont fait le catéchisme. Elle est le lieu où, en dépit de toutes les misères humaines, notre cœur peut recevoir le message de l'amour inconditionnel de Dieu pour tout homme, l'invitation de tout être humain à participer au grand festin messianique offert par Jésus au nom de son Père. Elle n'est pas un régiment dont la bonne discipline serait un gage de victoire, pour qui ? Elle est l'humble communion de personnes qui ont expérimenté l'amour fidèle de Dieu et qui veulent lui faire confiance à travers tout, même à travers la sottise humaine !

Comme « bonne croyante catholique », il m'arrive aussi de secouer le joug des structures ; ce n'est pas forcément malsain, au contraire. Mais en revanche je n'oublie pas de reconnaître que là où elles manquent, c'est le chaos qui prend le dessus et non l'Esprit saint. Constat facile et guère génial !

A un disciple qui se faisait fort de donner une traduction rationnelle à tous les mythes et légendes de la mythologie grecque, Socrate répond que dans ce cas la religion n'aurait plus de prise sur l'âme humaine. L'expression mythique est parfois plus vraie et en tout cas plus riche qu'une réalité historiquement prouvée. Platon faisait dire cela à Socrate, hélas, je ne sais plus dans quel dialogue. C'était probablement, à Athènes aussi, l'heure de la démythification.

Par la fréquentation d'autres croyants, d'autres religions, les chrétiens peuvent redécouvrir leur propre tradition, leurs

spiritualité

propres négligences : réapprendre la tolérance avec le bouddhisme ou l'hindouisme, la nécessité d'une pratique et ainsi de suite. En ce sens, la floraison de nouvelles démarches religieuses inédites ou méconnues est le signe d'un profond besoin du divin. Mais Jésus n'est pas une valeur, ni une pratique, il est une personne, celle que nous, chrétiens, voulons rejoindre sans jamais lâcher sa main.

Le renouveau aussi a sa place dans l'Eglise, mais il ne faut pas négliger les mises en garde : « Il faut un tissu neuf pour les pièces neuves. » Pensons à la joie de la liberté chrétienne, au soulagement des néophytes lorsque la loi juïdaïque fut proclamée caduque par saint Paul, et ne jouons pas « les stupides Galates » qui ne pouvaient renoncer à leurs règles alimentaires.

Le père de la parabole a laissé partir son fils pour une vie de débauche, nous dit saint Luc, et lui a même donné sa part d'héritage ; le fils est revenu, éprouvé, malheureux, et sans autre procès, il a repris sa place dans l'intimité du Père.

Je me souviens d'avoir assisté aux adieux d'un jeune fils de pasteur avec sa mère : il partait « à l'étranger » pour une expérience échevelée de vie commune, sans règle, ni religion, voulant braver tous les tabous. Mère et fils souffraient mais sentaient que cette rupture était maintenant nécessaire et qu'il ne fallait pas faire du chantage sentimental ; il est revenu, lui aussi. On dirait que le Seigneur apprécie cette audace qui pousse à laisser le vieux afin de se lancer à la recherche du meilleur, plus en tout cas que le ronron du fidèle accoutumé à la grâce et qui n'en mesure plus le prix.

Le mystère du Christ libère de toute loi humaine, mais il laisse entière l'obligation de respecter le petit, le faible, et même ceux qui ont encore besoin de la loi, car ils sont aussi ces frères pour lesquels Christ est mort. C'est là « la pratique » des chrétiens. Il ne faut pas faire obstacle à l'unité du Corps Mystique qu'est l'Eglise, avant d'être devenue une institution humaine, indispensable mais parfois pesante, et souvent marquée elle aussi par le péché, ce que personne n'ignore !

Le vrai moteur du renouveau est le Saint-Esprit qui, prié, écouté profondément, donne les temps pour agir, la manière de faire et les buts à atteindre. « On ne sait ni d'où il vient ni où il va », mais quand il souffle, il convient de ne pas s'accrocher « à ce qu'on a toujours fait » et de donner au monde le beau témoignage de la liberté chrétienne.

J'ajouterai que dans cet engagement pour du nouveau, il est aussi permis de se tromper. Le Seigneur ne nous demande ni l'impeccabilité ni « l'inerrance ». Il ne faut pas cesser de désirer le don de sa grâce et de le demander. Voilà l'essentiel. Alors c'est lui qui nous fera vivre et nous sortira de nos tombeaux.

S. E.

Le monde en manque de Dieu

L'apport de Teilhard de Chardin
Regards croisés d'un théologien
(*R. Brücksel s.j.*), d'un biologiste
et historien des sciences
(*M. Buscaglia*) et d'une étudiante
en lettres (*E. Paillard*).

Mercredi 1^{er} juin, à 18h15,
à Uni-Mail (Genève),
salle MS 160, sous sol
Entrée libre